

est toujours resté fidèle à ses rubriques du XIII^e siècle et n'a jamais voulu y ajouter, ce qui donne à sa liturgie une souplesse très différente de l'étiquette minutieuse que le rit romain a développée depuis le XVII^e siècle pour honorer le Souverain Roi. Puisse-t-il, là encore, rester lui-même et ne pas abandonner sa physionomie propre! La variété des rites liturgiques, à laquelle le Siège Apostolique tient tant, est l'un des plus beaux ornements de l'Église.

P.-M. Gy.

E. WELLESZ : *Eastern elements in western chant*. Studies in the early history of ecclesiastical music (*Monumenta musicae byzantinae Susidia*, vol. II, n^o 1). American series (University Press Oxford, for the Byzantine Institute, inc.). 1947, 212 pp. (27 × 19).

La guerre n'a pas interrompu la publication des *Monumenta musicae byzantinae Susidia*. La générosité du Byzantine Institute du Pr. Whittemore de Boston a relayé provisoirement l'Académie danoise, et une série américaine a été entreprise. Le premier volume est d'un intérêt capital et qui dépasse largement le cadre des musicologues et des byzantinologues; il marque une date dans les études liturgiques, et les conclusions qu'il autorise, comme les réflexions qu'il suggère, auront sans doute des retentissements sur quelques-uns des problèmes les plus actuels de la pastorale liturgique.

Il ne nous appartient pas d'étudier ici les questions proprement musicologiques qui forment la trame de ce volume. E. Wellesz y condense quelques-uns des résultats les plus importants de trente-cinq années de recherches à Vienne et à Oxford qui lui avaient permis de proposer une clé pour le déchiffrement de la notation médio-byzantine (1918-1921), puis de la notation paléo-byzantine (1931). Ces résultats sont ici résumés en quelques pages (pp. 82-94), illustrées de tableaux et de reproductions de manuscrits, qui rendront les plus grands services aux chercheurs. Mais ce n'est là que le moindre intérêt de l'ouvrage. Comme le titre l'indique, il se propose d'aborder l'étude scientifique des influences du chant liturgique oriental sur celui de l'Occident. Plutôt qu'une synthèse prématurée, l'auteur nous propose une série de monographies précises dont les résultats convergents autorisent des conclusions plus générales. La première porte sur les chants grecs de la messe et de l'office dans les rites occidentaux¹, et notamment sur les chants pour l'adoration de la Croix

1. Dom Librou vient d'en dresser la liste dans *Sacris erudiri*, I, Steenbrugge, 1948, pp. 165-180.

le vendredi saint. Le rite romain n'a conservé l'exécution bilingue que pour le *Trisagion*, mais nous savons par les *Ordines Romani* que l'usage en fut jadis plus étendu, et les manuscrits bénéventains nous conservent le texte grec noté d'antiennes dont le rite romain ne connaît plus que la traduction. L'enquête s'étend d'ailleurs à d'autres pièces et en particulier à l'alleluia *Dies sanctificatus* de Noël que divers manuscrits nous ont conservé en grec. Des études spéciales, après le chapitre déjà mentionné sur la notation byzantine, sont consacrées à l'antienne *O quando in Cruce* et à son prototype byzantin, ainsi qu'aux formules musicales des traits et aux antiennes *Hodie* dont l'origine orientale avait été antérieurement prouvée par A. Baumstark. Une dernière partie, plus inattendue, étudie les rapports des séquences et des tropes avec les tropaires orientaux en remontant à jusqu'à l'alleluia pré-grégorien.

En dehors de toutes les précisions, nouvelles ou renouvelées, sur des points techniques de musicologie ou de science liturgique qui en font un instrument de travail indispensable pour les spécialistes, ce volume comporte, ainsi que nous l'indiquons plus haut, des conclusions d'intérêt plus général sur lesquelles il nous paraît important d'insister ici. La première porte sur l'unité profonde et les relations incessantes des anciennes liturgies. Après bien d'autres travaux, ces recherches administrent une fois de plus la preuve du rôle de premier plan qu'a joué la Syrie, de Jérusalem à Antioche et à Edesse, dans l'expression du message chrétien, pour la liturgie comme pour l'art et pour la discipline. Si, dans le domaine de la pensée, le christianisme doit les cadres traditionnels de son expression à l'hellénisme, un hellénisme d'ailleurs fortement orientalisé d'Alexandrie ou d'Antioche, on perçoit de plus en plus que dans les domaines de l'expression figurée la source principale est la Syrie, et la Syrie plus sémitique que grecque. Cela ne va pas sans conséquences pour l'intelligence des rites et des canons, non moins que pour celle de l'imagerie figurative ou littéraire.

Mais, et ceci est peut-être ce qu'il y a de plus neuf et de plus significatif dans les recherches d'E. Wellesz, l'apport de l'Orient syrien ne fut pas reçu partout de la même manière. Le plus souvent, et cela à Byzance comme en Gaule, en Espagne ou à Milan, on se contenta de traduire les textes importés sans en modifier la forme ou la mélodie. Seule l'Église romaine les a soumis à une refonte complète pour les adapter à son génie. La plus conservatrice des Églises, celle qui a le mieux sauvegardé jusqu'à nos jours la place primordiale de l'Écriture dans la liturgie et la sobriété première du sacramentalisme est aussi la seule qui ait coulé dans les formes propres de son génie et de sa langue ce

qu'elle empruntait à d'autres Églises, et cela lors même que l'influence orientale était prédominante et que des papes grecs ou syriens occupaient la chaire de Pierre. Cette adaptation profonde de la pensée et de la forme littéraire ou musicale est sans doute l'une des raisons de la pérennité de la liturgie romaine en langue latine. On voit les conséquences qui en découlent à l'heure présente. Car, et c'est une autre grande leçon de ces études, E. Wellesz montré avec une netteté jusqu'à présent inégalée le sens profond du bilinguisme liturgique qu'il n'hésite pas à faire remonter très haut, jusqu'au IV^e siècle au moins. Pour lui ce bilinguisme, dont nous n'avons plus que de faibles traces dans notre liturgie actuelle, n'a pas seulement une raison utilitaire, si importante soit-elle. Si les anciennes liturgies se plaisent à faire reprendre les textes, ou à les faire alterner en langues grecque, latine et araméenne, ce n'est pas seulement parce que c'était les trois langues du bassin méditerranéen, mais parce que c'était les trois langues de la Croix, un symbole magnifique de catholicité. Pour ce qui est des chants, seuls explicitement étudiés ici, un premier chœur les chantait dans leur langue originale, syriaque puis grecque; et un second chœur reprenait — telle est pour l'auteur l'origine du chant antiphoné antiochien — en les traduisant en grec ou en latin. En général, la mélodie originale était conservée; à Rome les paroles latines donnaient lieu à une composition nouvelle, inspirée de la première, selon les règles très particulières et précises de la composition par formules², mais adaptée au génie de la langue et à la sobriété romaine. Peut-être y a-t-il dans ces usages du passé des leçons pour nos préoccupations d'aujourd'hui. La science liturgique et la pastorale liturgique sont étroitement liées.

I.-H. DALMAIS.

2. L'auteur a des notations intéressantes sur les formules mélodiques et le caractère artificiel des modes grégoriens ou byzantins (pp. 88-92). Signalons aussi des remarques trop brèves sur les origines du chant dominicain (pp. 61 sq.).